

JEANNE BALIBAR

En Sicile

d'après le texte de **Juliette Blamont**



© *En Sicile*, images de répétitions, Théâtre de Vidy, Chloé Cohen

Création septembre 2026

SOMMAIRE

GÉNÉRIQUE	3
------------------	----------

PRÉSENTATION	4
---------------------	----------

ENTRETIEN AVEC JEANNE BALIBAR	5
--------------------------------------	----------

EXTRAITS DU TEXTE	11
--------------------------	-----------

LES CHEMINS DU RÉCIT	12
-----------------------------	-----------

BIOGRAPHIES	14
--------------------	-----------

JEANNE BALIBAR	14
-----------------------	-----------

JULIE POLIDORO	15
-----------------------	-----------

JULIETTE BLAMONT	16
-------------------------	-----------

CONTACTS	17
-----------------	-----------

Durée estimée 1h30

Création
Vidy

Texte

Juliette Blamont

Mise en scène et interprétation

Jeanne Balibar

Peinture

Julie Polidoro

Création lumière

Jean-Baptiste Boutte

Assistanat à la mise en scène

Andréa Mogilevsky

Louis Rebetez

Coaching chant

Myriam Djemour

Coaching danse

Elisabeth Schwartz

Coaching masque

Marcela Paz Obregon

Régie générale

Véronique Kespi

Nelly Chauvet

Régie son et lumière

Julie Nowotnik

Production

Aline Fuchs

Diffusion

Elizabeth Gay

Production

Théâtre Vidy-Lausanne

MC93 – Maison de la culture de Seine-Saint-Denis

Coproduction

TANDEM Scène nationale Arras-Douai

Par Eric Vautrin, dramaturge du Théâtre Vidy-Lausanne

Jeanne Balibar met en scène et interprète le récit *En Sicile* de Juliette Blamont, évocation d'une après-midi de printemps dans des montagnes près de Palerme, aujourd'hui. On y trouve la campagne, la vie rustique, les parfums de la terre, la contemplation, la fraîcheur des abreuvoirs, les relations, les attentions qui se tissent entre les plantes, les animaux et les humains. C'est donc une idylle.

Une chèvre s'y fait la guide de l'autrice dans ce qui devient un apprentissage patient du regard et des attachements, ancrant bientôt les formes de la vie tout autrement. Mais c'est une idylle d'aujourd'hui, avec la calamité que représente le cours actuel de l'histoire humaine au sein de cette campagne. C'est donc le récit d'un ravage, un thrène, une élégie pour notre monde. Et pourtant un élan : comment résister au présent ? Sur scène, l'actrice est une poupée-mirage, un Dyonisos-pantin ou une Arlequine vive et cocasse qui partage ses visions colorées dans la nuit du conte, devant un paysage peint de Julie Polidoro.

Propos recueillis par Eric Vautrin, Paris, juin 2026

Le texte de Juliette Blamont se situe dans la campagne sicilienne, récemment. Que décrit-il ?

Jeanne Balibar : Un «personnage-narrateur», appelons-le ainsi, se met au service de deux figures, miss Coco et la signora Rosa, « la chèvre surgit de nulle part et la femme venue du fond des temps ». Elle les accompagne et considère leur mystère, leur manière d'être. Comme dans un conte, un animal blanc a surgi. Le «personnage» le suit. L'animal lui fait traverser le paysage, un pré et une colline magique. Pour arriver en haut de la montagne, à l'endroit de la vraie fête. En haut de la montagne, là où vit seule la signora Rosa, et où miss Coco, la chèvre blanche, devient Sa Majesté le Désordre. Puis... quelque chose dé-chante, littéralement. Et nous sommes dans la nuit du souvenir, après que cela soit arrivé.

Quelle possibilité de théâtre avez-vous lu dans ce texte littéraire et sans dialogue, essentiellement narratif ?

Oui, j'y ai vu une possibilité de théâtre immédiatement, dès que je l'ai lu. Je crois que c'est un texte dont les personnages ont immédiatement suscité chez moi une association avec des personnages de théâtre. Le «personnage-narrateur» tient de la servante amoureuse, de la Serva Amorosa, on peut la voir comme un personnage de servante de comédie de Goldoni, qui serait au service des deux autres, miss Coco et la signora Rosa. Une sorte d'Arlequin serviteur de ces deux maîtresses.

Ce n'est pas un personnage spécifiquement féminin, elle tient aussi d'Orlando : un berger, une femme amoureuse, une habitante temporaire de l'actuel monde méditerranéen, en dialogue avec le passé de l'île, l'histoire littéraire, ou la Grèce antique si présente en Sicile. C'est un personnage qui est ici et maintenant, mais qui se met en face de la destruction à quelque époque qu'elle soit et quelle qu'en soit la cause. Ainsi elle observe aussi bien la destruction de la ville de Noto par un tremblement de terre en 1693 que les ravages actuels de la campagne du Nord de la Sicile par des milliers de bombes « maisons-clapiers, de supermarchés entourés de parkings et de hangars industriels rouillés ». Comment réagir aux destructions dont on est le contemporain ?

Pourtant, vous interprétez ce texte seule... ?

Oui, car il y a un «personnage-narrateur» qui organise, qui est ouvert aux métamorphoses, qui en convoque d'autres et les fait apparaître par la littérature et par le théâtre. Il s'inscrit dans un des fils conducteurs du spectacle, une dramaturgie assez simple qui s'est imposée en répétition : tout se passe lors d'une nuit d'insomnie, lors de laquelle le monde disparaît et réapparaît tour à tour. La nuit, c'est un lieu archétypal du récit humain et du théâtre. Qu'est-ce qui traverse nos nuits ? Je fais le pari qu'on peut se retrouver autour de cette question. Il s'agit de traverser une nuit ensemble. C'est long, une nuit ! Mais le spectacle sera court parce qu'il est vécu à la vitesse de paroles et de corps agis par une vitalité insatiable, puisque rôdent la mort et la destruction.

Le texte serait comme un rêve, une vision ?

Ou comme un conte. Dans une nuit d'insomnie, il y a toujours un moment, vers 4 heures du matin, où tout disparaît, tout tombe dans un gouffre et puis réapparaît avec l'aube. Comme ce personnage n'arrive pas à s'endormir, tous les états et toutes les métamorphoses deviennent possibles, et comme dans les rêves, ils reformulent le passé proche et dessinent l'avenir. Cela m'intéresse de chercher ce qui lui arrive pendant qu'il ne dort pas, dans cette unité de temps et de lieu.

Car cette nuit d'insomnie n'arrive pas n'importe où. Elle arrive dans cet endroit, à la fois aux confins du monde européen, à sa lisière, mais aussi en son centre, la Méditerranée, où est née la civilisation dans laquelle on se meut quand on fait du théâtre, c'est-à-dire la Grèce antique. La destruction – qui opère déjà depuis une cinquantaine d'années, peut-être depuis beaucoup plus longtemps – y est aussi particulièrement visible. C'est une des raisons de convoquer Dionysos, avec lequel ce personnage me semble avoir des affinités. Nous verrons ce qui lui arrive sachant qu'il peut se métamorphoser mais aussi se décomposer, se désosser, se morceler. Au départ, ce « personnage-narrateur » pourrait avoir quelque chose d'une poupée ou d'une marionnette. Cela pourrait être un pupo sicilien comme dans le *Othello* de Pasolini (dans son film *Che cosa sono le nuvole* ?) mais le modèle de mon personnage est davantage une « poupée-mirage » de l'artiste Daniele Hibon. Et cette poupée s'anime comme lorsque les poupées se mettent à bouger la nuit.

La narratrice, ou le « personnage-narrateur », est quelqu'un qui semble en recherche d'une autre forme d'attachement, d'attention, non ?

Non, je ne dirais pas que c'est une recherche. C'est une danse. Un dithyrambe, un chant accompagné d'une danse représentant à l'origine l'emprise de Dionysos sur les hommes : une louange enthousiaste. Pour le dire plus simplement, nous suivons le récit d'une femme questionnée par un mystère : la forte coïncidence entre le surgissement dans sa vie de deux personnes réelles qui deviennent, dans son cœur et sous sa plume, des figures mythiques. Elle sait déjà que ce mystère est insondable, qu'il ne s'explique pas. Alors elle va danser par-dessus. C'est à cela que sert la danse. Pour moi, le théâtre est toujours une danse ou une musique. Il est du côté de la parole poétique, du corps, des sons et de la musique – très présente dans le spectacle, ainsi que le chant – davantage que du côté du logos argumenté.

Les phrases du texte sont en effet souvent longues, syncopées, avec beaucoup de virgules, comme si la langue rebondissait en chemin...

C'est un texte qui galope et c'est l'histoire d'une course folle et pourtant très lente, comme la course de celles et ceux qui continuent à courir quand toutes les lumières sont éteintes, comme une flamme qui continue à danser dans la nuit.

En scène est également présente une toile de la peintre Julie Polidoro. Quelle place a-t-elle, que montre-t-elle ?

J'aime les toiles peintes au théâtre. Le texte est très coloré, donc dans cette boîte noire du théâtre, dans la nuit, je souhaitais qu'il y ait une vision en couleur. Julie Polidoro est une « peintre de la poésie des couleurs », comme dit Virginia Woolf à propos de sa sœur. Il y a une beauté des couleurs du monde dans ses toiles, même lorsque le sujet représenté est

sombre ou inquiétant. La toile qu'elle a conçue pour le spectacle n'est pas seulement une image, un décor, d'une certaine manière c'est aussi un partenaire. Petit à petit elle devient un personnage essentiel si ce n'est principal, y compris dans son silence.

Il y a quelques coupes dans le texte, pour garder un rythme et une durée théâtrale, des passages ne sont pas dits mais ils sont là, dans les actions, dans le rythme. Il n'y a pas besoin de tout dire. La toile de Julie Polidoro participe de cela, non seulement par ce qu'elle représente, mais aussi par sa présence et par ce qui lui arrive.

Juliette Blamont a quitté Paris pour la Sicile, un territoire qui subit des désastres urbains autant que climatiques particulièrement visibles, comme vous le disiez. Son texte part de sa découverte et de son inscription dans les paysages siciliens. Que va-t-elle y chercher, selon vous ?

Je ne sais pas, je me garderai de répondre à sa place. Mais dans son texte, elle décrit l'effet de ces paysages sur elle : « ... peu à peu j'avais connu la sensation que le temps s'était mis à se transformer jusque dans son anatomie, s'écoulant pratiquement à l'envers, comme si chaque jour passé, au lieu de me rapprocher du jour de ma mort, m'en éloignait, mine de rien. Doucement, au rythme imperceptible de la croissance des arbres, qui font désirer vieillir pour les voir grands. » Oui elle s'installe à l'écart, aux confins de l'Europe, pas n'importe lesquels, au bord de l'Afrique. Mais ce qu'elle dit éprouver tous les jours, c'est aussi l'inverse : c'est le fait de s'inscrire dans un lieu où s'observe, de manière centrale, la destruction de la Terre. De son promontoire sicilien, comme la chèvre miss Coco sur son rocher, elle observe une splendeur en même temps que son ravage.

Ce décentrement ou recentrement en Sicile offre un point d'observation et permet le récit, est-ce aussi une manière de résister au désastre ?

Je ne sais pas si c'est de résistance qu'il s'agit quand on a si peu d'espoir de gagner face aux forces immenses à l'œuvre. Mais je retiens autre chose : le sentiment de l'apocalypse en cours ou à venir n'est pas nouveau, il existe au moins depuis le Moyen-Âge. Et il y a toujours des personnes ou des personnages qui y opposent leurs forces, si petites soient-elles – non, elles sont grandes leurs forces, mais elles sont petites en regard de ce contre quoi elles se battent. Par le fait qu'elle plante et arrose, qu'elle cherche des sources, qu'elle participe à des groupes de surveillance du moindre départ de feu pour se substituer à ce que l'État ne fait pas etc., autant que par la passion minutieuse avec laquelle elle décrit ce qu'il y a, ce qui vit, ce qui se déploie dans ce paysage qu'elle a choisi d'habiter, Juliette Blamont me semble délimiter un lieu où est célébré, avec les mots, ce qu'il y a à perdre. J'espère que nous ferons la même chose avec le spectacle. Ainsi le point d'appui de ce texte, à mes yeux, n'est pas un refus mais une jubilation. La jubilation qu'il y a à habiter, concrètement ou à travers le jeu avec les mots, littéraire ou théâtral, un monde magnifique. Cette volonté d'habiter ainsi s'oppose à la noirceur, mais le point de départ et le point d'accomplissement, ce n'est pas un refus, une réaction, mais une joie.

La signora Rosa plante des graines et des arbres tout autour des chantiers abandonnés qui ont ravagé leur environnement... Ce n'est pas une façon de sauver le présent, par la confiance dans les plantes, dans le temps, dans le cycle des saisons, par une forme de fraternité aussi ?

Je dirais plutôt que ce que fabrique la signora Rosa, c'est une proposition pour l'avenir. Ces envahisseurs indestructibles en béton armé, on ne peut pas les enlever. Donc comment les transformer en partenaires plutôt qu'en ennemis éternels. Je ne dirais pas que c'est un geste pour empêcher qu'ils soient là. Ils sont là. Le présent, il n'est pas sauvable vu qu'il est déjà colonisé par les forces de laideur et de mort. La signora Rosa trouve comment les désarmer, là où elle est. Mais surtout, la signora Rosa est un personnage de la littérature, composite - encore une fois : la « femme venue du fond du temps ». Son temps remonte loin en arrière et se projette très loin devant : c'est une figure littéraire de la persistance, de la persévérance plutôt que de la résistance.

La première fois que vous avez partagé ce projet avec l'équipe de Vidy, vous parliez de la disparition de votre Méditerranée, celle que vous aviez connue enfant et qui n'existait plus. Est-ce que le spectacle a également une dimension biographique ?

Il y a sans doute une dimension personnelle dans le fait de souhaiter jouer un texte qui décrit le monde méditerranéen. C'est sans doute lié à cette phrase de Proust à Celeste Albaret - « Les paradis perdus ma chère Céleste, il n'y a qu'en soi qu'on les retrouve ». La scène est un endroit paradoxal, où l'on ne saurait être plus « en soi » je trouve, alors que l'on est devant un public et dans un art assez expressionniste, au fond...

Enfin, le point commun entre *Les Historiennes*, votre précédent spectacle, et *En Sicile*, faut-il le chercher dans le groupe d'amies que vous formiez, étudiantes, avec les autrices des textes ?

Oui et non. En effet Juliette Blamont appartient au même groupe d'amies, qui remonte à notre grande jeunesse, lorsque nous étions ensemble étudiantes en histoire - avec Charlotte de Castelnau-L'Estoile, Anne-Emmanuelle Demartini et Emmanuelle Loyer, qui sont devenues historiennes, et je reprenais en effet un texte de chacune dans le spectacle précédent. Sans doute, le texte de Juliette Blamont est l'histoire d'un lieu, même s'il reste absolument de la littérature. Plutôt que par l'amitié, ces deux spectacles sont reliés par une question des étudiantes que nous étions - disons, comment sortir des affaires privées, de la petite histoire personnelle, et décrire le monde plus largement, avec ses splendeurs et ses horreurs.





« Cela c'est une charge, toute en ardeur et robustesse, et c'est donc déjà quelque chose, mais on ne sait pas ce que c'est, et c'est encore très peu, comparé à ce qui arrive maintenant : parvenues à notre hauteur, compactes et désordonnées, elles bondissent sur le parapet de la terrasse qu'elles utilisent comme tremplin pour changer ensemble de direction, frappant la pierre à pleins sabots, lançant haut dans l'air leurs corps armés d'ailes invisibles, leurs têtes splendidement dressées, et virant, en appui sur le vide, dans des virevoltes de sophistication du plaisir, deux pattes pliées, deux pattes dressées, jetées à gauche, jetées à droite, ne touchant une terre devenue élastique sous leurs sabots que pour y rebondir et y lancer, de long en large devant la maison, un galop effréné, comme si dans leur tumulte elles emportaient derrière elles des chevaux, des oriflammes, des pont-levis, des passages gardés, des harnachements, des avant-postes et des pigeons voyageurs puis d'un coup de tête s'en libéraient, et les reprenaient comme une traîne de puissance et de légèreté. »

« (...) maintenant que, sur les rives de la Méditerranée, l'été transformé en fournaise est devenu la plus redoutable des saisons ; maintenant que les savants nous avertissent en vain des cataclysmes à venir tandis que nous nous occupons d'autre chose ; maintenant que l'orangerie de Totuccio Damiano a été vendue à un entrepreneur qui projette d'y implanter un golf et d'y construire un aqua-park ; maintenant que Nino Mascellino a dû céder son troupeau parce que ses mains mangées par l'arthrose ne pouvait plus traire ses brebis ; maintenant qu'un matin de cet hiver la signora Rosa a été emmenée au village par des cousins éloignés et déportée au sombre rez-de-chaussée d'un immeuble d'où elle ne sort jamais plus ; maintenant que toutes nos têtes sont pleines du récit de crimes et de ravages ; maintenant que ma tête à moi est pleine d'un ravage et d'un crime car, dans les derniers jours de sa vie scandaleusement brève, quand elle n'a plus été capable de sauter ni de courir, quand elle n'a plus pu marcher, miss Coco, notre invincible divinité au sourire archaïque, a abandonné entre mes mains, avec toute sa grâce de petite chèvre sans reproche, en même temps que sa joue amaigrie dont je conserve dans la paume le souvenir du contact enfin confiant comme une tendresse terriblement amère, en même temps que le soin de la relever quand elle tombait et celui de lui porter, au pied de son lit de foin, les herbes les plus rares et les feuilles les plus délicates (...) »

Juliette Blamont, *En Sicile*

Par Eric Vautrin, dramaturge du Théâtre Vidy-Lausanne

Nous sommes dans la nuit du conte, lorsque nous nous rassemblons pour écouter une histoire merveilleuse et terrible à la fois, depuis la nuit des temps. La conteuse est un être double, mi-esprit mi-clown. Aur fur et à mesure du récit, son corps se démembre, il devient le divers, le multiple, le partagé à l'heure « de la vraie fête », quand chacun·e trouve sa place dans un temps ouvert et commun, sans prédestination.

Regarder et nommer un monde ravagé, croire possible de se relier aux formes de vie qui résistent au ravage, trouver, par-delà la sidération, une manière d'énumérer ce qui est, c'est le sujet d'*En Sicile* – une tentative de dire la séparation de l'humain et de la nature, et de la vivre, et d'essayer de la réduire, de régler autrement nos relations avec les puissances des lieux.

Juliette Blamont est partie vivre dans une campagne, à la périphérie de l'Europe contemporaine, c'est-à-dire peut-être en son cœur. En compagnie de miss Coco la chèvre, qu'elle suit et observe, cherchant la bonne distance, elle rencontre des éléments du monde qui ne devraient rien avoir à faire ensemble mais que l'action humaine a rendus inséparables – la vie paysanne dans des paysages lents et libres, les blocs de béton d'une urbanisation anarchique et pourtant criminellement organisée pour détruire. Quand plus rien ne se tient, miss Coco lui offre le temps d'inscrire à nouveau les formes et les fragiles mémoires de la vie, leur éphémère beauté au sein d'un monde devenu chèvre.

La conteuse se tient au côté d'une toile peinte, vision colorée dans la nuit du théâtre. La toile est toile de fond et tréteaux, paysage et vision silencieuse. Elle est décor, elle devient présence. Elle évoque les traditions anciennes du théâtre ; puis elle se transforme, en écran de cinéma, en frise, en bordure.

Les peintures de Julie Polidoro ne se refusent jamais à la beauté, mais elles montrent un monde comme figé, stoppé alors qu'il est en plein bouleversement, en pleine éruption, en pleine destruction. Peindre transforme alors la sidération en attention et réflexion. Trouvant la possible distance, ses peintures redonnent de la mémoire aux images, et à nous un moment pour les regarder hors de la brutale actualité.

Le spectacle est un dialogue entre une actrice et la présence d'une image.

« Je n'aime pas l'histoire qui corrobore la puissance. Je n'aime pas l'idée que celui qui dirige le monde a le droit de dire le monde. L'histoire avec un grand H est contrôlée par les opprimeurs. Dire le monde, c'est entrer en contact réel, complet, hors histoire avec le tremblement, le « hèlement », l'échauffement, la douceur, la violence, l'éruption, la tranquillité, les machins du monde, ce qui est le monde, c'est pour ça que la poésie est belle, les forces les plus vives de la poésie à l'heure actuelle sont chez les peuples sans expression, c'est-à-dire sans expression planétaire. Le plus grand objet de poésie, c'est le tout monde. Le tout monde de ces peuples, ils sentent le tout monde, mieux qu'un new yorkais ou qu'un parisien, ils font de la poésie mais cette poésie n'est pas répercutée, personne ne sait qu'ils font de la poésie tandis que tout le monde sait qu'un Bill Gates a amélioré son dernier ordinateur, tout le monde le sait immédiatement mais personne ne sait que les gauchos de la pampa font des concours de poésie ! Personne ne sait ça et ça n'intéresse personne. Mais les gauchos de la pampa ont un rapport au monde qui est beaucoup plus intense que le rapport de Bill Gates. Donc il y a une distance, un impossible entre ceux qui essayent de manipuler et de changer le monde et ceux qui le disent. »

Édouard Glissant, *Tout-monde*, 1993

Elève en première année au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique, Jeanne Balibar entre à la Comédie Française pour jouer *Don Juan* de Molière dans la Cour d'Honneur au Festival d'Avignon. Elle la quitte pour jouer ensuite dans plus de cinquante pièces, collaborant principalement avec Julie Brochen (*Penthésilée*, *Oncle Vania*, *La Perichole...*) et avec Frank Castorf, en France et à la Volksbühne ou au Berliner Ensemble, à Berlin (*La Cousine Bette*, *Les Frères Karamazov*, *Kaputt*, *Die Kabale der Scheinheiligen*, *Galilée...*). Au cinéma, elle apparaît dans plus de soixante films, réalisés, entre autres, par Mathieu Amalric, Olivier Assayas, Jean-Claude Biette, Pedro Costa, Arnaud Desplechin, Laurence Ferreira Barbosa, Anne Fontaine, Christophe Honoré, Diane Kurys, Pierre Léon, Ladj Ly, Maïwenn, ou Apichatpong Weerasethakul...

Un talent mis en valeur en 2018, elle reçoit le César de la meilleure actrice pour son interprétation du rôle-titre dans le film *Barbara* de Mathieu Amalric. L'année suivante, elle réalise son premier long métrage *Merveilles à Montfermeil*. Sa carrière est aussi musicale, elle enregistre trois albums en plus de vingt ans : *Paramour* (Dernière bande, 2003), *Slalom Dame* (Naïve, 2006) et *D'ici là tout l'été* (Midnight Special Records, 2023).

Elle entretient depuis 2019 une active collaboration avec le Théâtre Vidy-Lausanne. Cette même année, Frank Castorf s'empare de *Bajazet* de Racine avec une équipe d'interprètes, dont Jeanne Balibar. En 2022, c'est seule qu'elle revient avec sa propre création *Les Historiennes*, une lecture théâtrale des enquêtes de trois historiennes contemporaines, sa première création en solo présentée entre autres au Festival d'Automne à Paris.



© Julien Mignot

Puis, elle présente un autre axe de sa carrière, musical, en performant sur scène l'un de ses albums, *D'ici là tout l'été*. C'est en tant que comédienne qu'elle réapparaît en 2025 au bord du Léman avec la pièce *Quichotte* de Gwenaél Morin. Pour la saison 26/27, elle œuvre en tant qu'interprète et metteuse en scène pour une nouvelle création *En Sicile*, d'après le texte de Juliette Blamont.

Julie Polidoro est franco-italienne et a passé une grande partie de sa vie entre la France et l'Italie. Elle expose son travail au sein de nombreuses institutions privées et publiques en Europe, aux États-Unis, en Amérique du Sud et en Asie.

Diplômée à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris, sous la direction d'Alfred Pacquement, elle est lauréate d'une bourse d'études au Hunter College de New York en 1994 et d'une bourse UNESCO à Hong Kong en 2000.

Elle vit entre Rome et Paris.

Parmi ses expositions personnelles récentes: *Today is yesterday's tomorrow*, Dicastero del Vaticano (2024), *Social distance* au Palazzo delle Esposizioni, Rome (2023); *L'air que je respire n'a pas de bords*, Galerie Valérie Delaunay, Paris (2023); *Points of seeing*, Saskia Fernando Gallery, Colombo, Sri Lanka (2021); *Atlas of forms*, Galerie 8+4, Paris (2020); *De donde vengo I*, Galeria Patricia Ready, Santiago, Chili (2019); *De donde vengo II*, Italian Cultural Institute, Londres (2019).



Parmi ses expositions collectives récentes: *Migration et climats*, Musée national de l'histoire de l'immigration, Paris (2025); *Migrations, une odyssée humaine*, Musée de l'Homme, Paris (2025), *Colors*, Tristan Hoare gallery, Londres (2025), *Casa Italia*, Jeux Olympiques, Paris (2024), *Chaque vie est une histoire: 20 ans d'acquisition du musée national de l'histoire de l'immigration*, Palais de la Porte Dorée, Paris (2024), *Re-Retour de Babel*, Centres d'art Nei Licht & Dominique Lang, Dudelange, Luxembourg (2022).

*«Pour moi, s'abandonner à quelque chose de plus grand signifie regarder le fluide, se tenir dans l'impermanence, le contraire de l'analyse.
Le ciel est au-dessus de chacun d'entre nous.*

*Lao-Tseu disait :
« Ma maison n'est ni un mur, ni un sol, ni un toit,
mais plutôt le vide entre les choses parce que c'est là que je vis. »*

*La perception de l'infini passe par le traitement de la couleur et de la toile suspendue.
La couleur et son support sont aussi inséparables que l'espace et le temps.
La toile est pliée, puis trempée dans une bassine de couleur.
Selon le type de toile, je décide du temps d'absorption.
Ensuite, je peins par-dessus : je le fais avec un sens d'ouverture,
qui oscille entre l'intentionnalité et le hasard. »*

Julie Polidoro

Juliette Blamont, née en 1967 à Paris, habite en Sicile, dans la vie de la campagne, où elle écrit et fabrique des textes brefs. Parmi les êtres humains, son admiration va à Simona Kossak, Agafia Likova, Kapka Kassabova.



PRODUCTION

Responsable de la diffusion

Elizabeth Gay
elizabeth.gay@vidy.ch
+41 (0)79 278 05 93

Chargée de production

Aline Fuchs
a.fuchs@vidy.ch
+41 21 619 45 32

TECHNIQUE

Directrice technique

Martine Staerk
m.staerk@vidy.ch
+41 (0)21 619 45 16

PRESSE

Directrice des publics et de la communication

Astrid Lavanderos
a.lavanderos@vidy.ch
+41 (0)79 949 46 93

Coordinatrice en communication & RP

Anahi Zolecio
a.zolecio@vidy.ch
+41 21 619 45 80
+41 76 288 57 75

PRESSE FRANCE

Sémaphore (presse et communication)

Rémi Fort
remi@agence-semaphore.fr
+ 33 (0)6 62 87 65 32

Jordane Carrau
jordane@agence-semaphore.fr
+ 33 (0)6 33 64 10 32

Crédit image de couverture

Julie Polidoro, TEMPÊTE ROUGE, 2023,
© 2026, ProLitteris, Zurich

« Tous droits réservés. Sans autorisation
de part de ProLitteris, la reproduction ainsi
que toute utilisation des œuvres autre que
la consultation individuelle et privée sont
interdites »

Reproduction autorisée en citant la source et les
auteurs-rices.

Actualisé le 10 août 2026